D'une guerre à l'autre en Méditerranée. D'un possible à l'autre ?

Jean-Yves Boursier

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/896>

DOI : 10.4000/cdlm.896

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2005

Pagination : 151-159

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Jean-Yves Boursier, « D'une guerre à l'autre en Méditerranée. D'un possible à l'autre ? », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 70 | 2005, mis en ligne le 12 mai 2006, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/896> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.896>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© Tous droits réservés

D'une guerre à l'autre en Méditerranée. D'un possible à l'autre ?

Jean-Yves Boursier

Temps et événement

- 1 L'intitulé de ce colloque évoque immédiatement pour moi le grand livre de Fernand Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*¹, dans lequel il nous livre un modèle de ce maniement du temps dont il revendiquait la maîtrise comme spécificité de la discipline historique. Dans ce grand livre, il écrit : « *dans l'explication historique telle que je la vois, à mes risques et périls, c'est toujours le temps long qui finit par l'emporter* »². Son temps long est celui de « *la tendance* » au sens de Marx ; il porte une vision épocale du temps. Pour lui, c'est « l'époque », celle de Philippe II, comme il y eut « le siècle de Périclès », « le siècle des Lumières » ou « le siècle de Louis XIV ». Toutefois, Braudel, poussant son raisonnement, s'interroge : « *ne pourrait-on dire d'une tendance séculaire qu'elle est "événement" ?* »³ Encore faut-il s'entendre sur la signification du mot événement. Braudel prend « événement » au sens de « *faits notables de l'histoire traditionnelle* »⁴.
- 2 Ce temps lui permet de dégager des invariants qui donnent un aspect immobile aux grands ensembles que sont les civilisations étudiées. Mais surtout, il lui permet de prendre de la distance, d'être « *de loin* », dirait Lévi-Strauss. En effet, dans ce découpage braudélien du temps, l'événement occupe une place secondaire, sans doute parce qu'il serait le temps de la politique. Braudel l'énonce clairement : « *refuser les événements et le temps des événements, c'était se mettre en marge, à l'abri, pour les regarder d'un peu loin, les mieux juger et ne point trop y croire* »⁵. Il théorise sur la continuité car il n'est pas de civilisation sans continuité. La politique relevant du temps court, de l'événementiel, sera mineure par rapport à ces grands substrats. Cependant, il n'est pas de politique sans événement, sans l'irruption d'une nouveauté qui ouvre à une autre histoire.
- 3 Contrairement à Braudel, et toujours à partir d'études relatives au bassin méditerranéen, mais concernant d'autres temps, Moses Finley nous convie à penser la

politique et à penser l'histoire à partir de la politique. Dans l'un de ses textes, il reprend un propos de Collingwood : « *l'histoire s'écrit uniquement parce que des événements mémorables se sont produits* »⁶. Ce ne sont pas seulement des faits mais des « événements de pensée » au sens foucauldien, de ceux qui nous obligent à penser autrement. Ainsi, ils ouvrent à d'autres possibles qui peuvent advenir. On peut ainsi considérer avec Francis Affergan de l'événement qui « *produit un nouveau sens en ouvrant des mondes possibles que ni les uns, ni les autres n'avaient prévus* »⁷. Dans tous les cas, la question de la temporalité et de la place de l'événement occupe le cœur des problématiques et cela interpelle l'anthropologue du politique.

Le temps des guerres ?

- 4 Dans son dernier ouvrage publié récemment et intitulé *Le siècle*⁸, le philosophe Alain Badiou s'interroge sur « *Qu'est-ce qu'un siècle ?* ». Il écrit :

« Le siècle n'est-il pas d'abord une unité historique ? Laissons-nous tenter par cette maîtresse du moment, l'Histoire. L'Histoire, qu'on suppose être le massif support de toute politique » *avant d'ajouter* : « Car la question, pour nous philosophes, n'est pas ce qui s'est passé dans le siècle, mais ce qui s'y est pensé »⁹.
- 5 Je propose de dire que l'important est de penser ce qui a été pensé de ce qui a eu lieu dans ce siècle. Encore faut-il s'entendre sur ce qui a eu lieu.
- 6 Quelque temps avant Alain Badiou, Eric Hobsbawm s'interrogeait sur ce siècle dans *L'âge des extrêmes*, et notamment sur ce qu'il nomme « *le court 20^e siècle* »¹⁰. Pour lui, le siècle commence en 1914 et s'achève en 1990. Il en dégage comme sens « *la guerre totale* », de la Grande Guerre à la fin de l'URSS. C'est le temps de la guerre. Le nazisme en a poussé jusqu'à l'extrême la pratique sous la forme de guerres multiples combinées à celle du crime de masse, le génocide des juifs d'Europe. Le Musée de l'ancien évêché de Grenoble¹¹ en témoigne par un panneau inséré dans le parcours consacré au XX^e siècle : « *Le siècle de deux guerres mondiales dont celle de l'Holocauste. D'innombrables guerres régionales et plusieurs génocides. Dans l'ordre guerrier, le 20^e est de beaucoup le plus grand !* » Mais est-ce une simple question de mesure ? D'autres siècles ont connu de nombreuses guerres mais ce siècle est sans doute celui où la guerre fut « *la simple continuation de la politique par d'autres moyens* », « *un acte politique* », « *un instrument politique* »¹².
- 7 Alain Badiou voit également dans la guerre le paradigme de ce siècle, « *le paradigme subjectif* » précise-t-il, et il limite « *ce court 20^e siècle* » de 1902 à 1990, du *Que Faire* de Lénine à la dislocation de l'URSS. Il diverge avec Hobsbawm sur la date du début du siècle afin de rendre homogène l'État soviétique, l'URSS et le bolchevisme. Il est certain que Lénine a fondé le bolchevisme en 1902, que celui-ci s'est déployé dans la situation de guerre en 1914-1917 pour traiter de la question de la Révolution, donc du pouvoir. C'est « *la guerre juste* » opposée à « *la guerre injuste* », « *la guerre de libération* » opposée à « *la guerre d'occupation* », « *la guerre civile révolutionnaire* » opposée à « *la guerre impérialiste* ». C'est « *la guerre comme mode révolutionnaire* », « *la guerre comme mode d'unification nationale* », « *la guerre fondatrice* », « *la guerre d'indépendance nationale* ».
- 8 Dans ce temps de la guerre, l'aspect clausewitzien domine : la politique est vue comme « *l'intelligence de l'Etat personnifiée* »¹³. Dans ce temps, où l'on raisonne en termes de « *camp* », de « *blocs* », de « *fractions* », de « *d'armée* », il existe de fait une homogénéité entre les ennemis qui est fondée sur quelque chose de possédé en commun : la volonté de prendre le pouvoir d'Etat articulée à un projet politique. Nous retrouvons comme enjeu

le contrôle du territoire, le pouvoir et l'Etat au cœur des différentes conceptions de la politique.

- 9 La guerre rime avec soldat, avec combattant. La figure du soldat traverse ce siècle. En septembre 1940, l'historien résistant Marc Bloch s'interrogeait dans son texte testamentaire, *L'étrange défaite* :

« Je souhaite, en tout cas, que nous ayons encore du sang à verser : même si cela doit être celui d'êtres qui me sont chers (je ne parle pas du mien, auquel je n'attache aucun prix). Car il n'est pas de salut sans une part de sacrifice ; ni de liberté nationale, qui puisse être pleine, si on n'a pas travaillé à la conquérir soi-même »¹⁴.

- 10 C'est le temps de la guerre et du soldat. On retrouve cette figure du soldat dans le bassin méditerranéen, du milicien de la République espagnole à la bataille de Madrid, au passage de l'Ebre, à l'Andartès grec, en passant par le partisan yougoslave et le militant du FLN algérien. La Méditerranée a été marquée au cours de ce XX^e siècle par « la guerre révolutionnaire », au sens de volonté et de capacité à ouvrir à un autre cours des choses que celui qui existe. De 1941 à 1962, que ce soit en Yougoslavie ou en Algérie, ces guerres nationales avec une importante composante de guerre civile, portaient un projet politique. C'est la guerre conçue comme facteur de transformation, la guerre révolutionnaire qui a comme lieu le parti et l'armée révolutionnaires.
- 11 Et le nom du soldat de cette guerre est celui de « *partisan* ». Les noms devant avoir rapport aux choses, c'est ainsi que le 22 décembre 1941, Tito crée la 1^{ère} Brigade prolétarienne et ensuite des Comités Populaires de Libération Nationale dans les villages. Un de ses proches, Milovan Djilas, signale la substitution par les communistes yougoslaves du terme « *partisan* » à celui de « *guérillero* »¹⁵, afin de bien identifier la nature de leur combat.

La guerre et la Méditerranée

- 12 On pourrait évoquer une sorte de continuité par la guerre dans le bassin méditerranéen, et ainsi sous-entendre que la guerre serait ancrée dans cette région telle un mode de vie, en ferait un composant d'une aire culturelle. En donnant une profondeur historique à ce propos, je pense à *l'Illiade* et à la guerre permanente dans l'Antiquité dont Jean-Pierre Vernant nous dit qu'elle était le paradigme des cités grecques, la politique même, « l'expression normale de la rivalité » : « pour les Grecs de l'époque classique, la guerre est naturelle »¹⁶. En somme, elle relevait de la quotidienneté, et la paix n'était qu'une trêve. Mais tout cela était réglé ainsi que Nicole Loraux l'a montré dans son livre *La cité divisée*¹⁷. On pratiquait de façon homogène la guerre, l'amnistie, la réconciliation et on organisait l'oubli.
- 13 On pourrait également dans une problématique du temps long, et sur le plan des conflits, parler du « *banditisme social* » sur lequel Eric Hobsbawm nous a livré quelques belles pages¹⁸, sur cette forme de résistance armée à l'Etat des communautés paysannes. Dans un ouvrage relatif au chef des maquis du Limousin de 1941 à 1944, Georges Guingouin, Gérard Monédiaire¹⁹ avançait l'hypothèse d'un ancrage culturel de ces maquis dans le nord de l'arc méditerranéen, plus exactement en Occitanie, dans la périphérie dominée par le centre, marquée par l'existence de sociétés paysannes au sein desquelles l'explosion de la structure familiale a généré « un esprit révolutionnaire »²⁰. Il peut même parler du « ferment "anarchisant" du peuple limousin d'alors [qui peut être] référé à l'appartenance du Limousin à l'Occitanie et conséquemment à l'arc nord gréco-latin du

monde méditerranéen »²¹. Il décèle « une constante politico-culturelle »²² dans ces sociétés de face à face, fondées sur l'oralité et la discussion politique publique.

- 14 En somme, existerait-il une spécificité des guerres que l'on pourrait ramener à des sociétés méditerranéennes et à une culture méditerranéenne qui leur serait associée ? Plutôt que de chercher ce qui serait homogène à un monde méditerranéen, qui risquerait de conduire à une vision « méditerranéiste »²³, il semble plus pertinent de s'arrêter aux singularités qui ont pu se déployer dans l'aire méditerranéenne.
- 15 Alors de quelles guerres faut-il parler ?
- 16 Sur la liste des nombreuses guerres qui ont marqué le bassin méditerranéen au XX^e siècle (guerres balkaniques, guerre de 14-18, guerre gréco-turque, guerres coloniales, etc.), prenons la guerre d'Espagne. Nous en avons la trace avec *L'espoir* de Malraux²⁴ et *Hommage à la Catalogne* de Georges Orwell²⁵. Le mot *Espoir* renvoie au futur, au lendemain contre la glorification du passé par les fascistes. Dans une terre où la guérilla avait été pratiquée contre les armées napoléoniennes, les Républicains se sont enterrés dans une guerre de tranchées classique, leurs divisions devenant progressivement la question principale. L'Espagne, c'est aussi le « lâche soulagement » de Léon Blum en 1936 qui annonce déjà Munich en 1938 et 1939-1940 ; c'est la non-intervention des démocraties occidentales. Il a fallu attendre l'agression hitlérienne de 1940 pour qu'elles soient contraintes de se battre. Quant à *Hommage à la Catalogne*, il nous renvoie au stalinisme et à ses pratiques liées à la raison d'Etat, celle de l'Etat soviétique, dont le pacte germano-soviétique de 1939 sera un modèle de mise en application. L'Espagne est le laboratoire politique de ces années 30-40. Nous savons ce qui est advenu.
- 17 En effet, Fernand Braudel considère que l'historien « connaît le mot de la fin »²⁶. En revanche, Emmanuel Terray estime que « dans l'histoire, il n'y a ni pages blanches ni tables rases ; des logiques, inscrites dans la nature des choses ou dans celles de l'esprit prescrivent à l'action humaine des chemins en nombre limité, entre lesquels elle doit inéluctablement opter »²⁷. Il est important d'identifier les possibles. D'ailleurs, Emmanuel Terray parle du passage « du possible au réel » comme « moment capital »²⁸.

L'expérience yougoslave

- 18 Dans ces guerres, dans cette histoire, l'historicité des titistes, leur capacité à ouvrir à un autre cours des choses, fut justement d'avoir dépassé le nationalisme étroit d'une des nationalités et notamment celui des Serbes face à celui des Croates. Les titistes ont fusionné l'aspiration à la libération nationale avec le projet d'une Yougoslavie formée de nations libres et égales. Pendant la lutte antinazie, ils ont caractérisé leur combat comme étant une « guerre de libération des peuples ». Cette nomination « les peuples » désignait les différentes nationalités du pays. La « Yougoslavie » fut, un temps, le nom d'un processus de dépassement des rivalités ethniques, le nom d'un possible, d'un pari multinational, le possible d'une articulation du particulier au collectif. Ce processus s'est opéré sous la contrainte du régime socialiste et de son parti-État. Néanmoins, il montre que la politique est un possible formulé par des énoncés politiques nouveaux en altérité avec ce qui a cours. Cela fut la nouveauté du projet politique titiste sur « la question des nationalités » récurrente en Europe du Sud balkanique. À l'intérieur du cadre yougoslave, il était possible d'appartenir à une culture (serbe, croate, slovène, etc.) tout en possédant une identité nationale, une identité collective. Néanmoins, les communistes yougoslaves furent condamnés par Staline en juin 1948 pour « leurs

conceptions nationalistes » et Tito désigné comme « *traître et provocateur au service des impérialistes* ».

- 19 Mais dès que le cadre principal s'effondre, chaque appartenance se trouve placée en concurrence avec les autres. Les guerres d'éclatement de la Yougoslavie ont remis au premier plan le particulier, l'appartenance particulière, le particularisme. On est sorti du titisme par les guerres, par la guerre dans la gente, par une absence de politique au sens de capacité à construire du nouveau dans les rapports entre les gens. Ce n'est plus la guerre comme « continuation de la politique » mais la guerre comme absence de la politique.

La guerre a-t-elle existé ?

- 20 Ces guerres de décomposition de la Yougoslavie qui n'ont pas encore trouvé de nom ont conclu tragiquement le XX^e siècle. À leur propos, on a parlé de « *guerres interethniques* » ou de « *nettoyage ethnique* » alors qu'il s'agit de guerres mettant aux prises des Slaves du sud comme l'a bien montré Jean-François Gossiaux²⁹. L'ethnisation de la guerre déploie de fait une vision en terme de culture qui conduit à essentialiser, à se situer dans le cadre d'un déterminisme ne laissant aucune place aux possibles.
- 21 Y avait-il guerre ? En effet, lors de l'intervention militaire de l'OTAN en Yougoslavie baptisée « *Force alliée* », il a été question de la « *guerre humanitaire* » et du « *droit d'ingérence* ». Le Premier ministre de l'époque, Lionel Jospin expliquait à la télévision sur France 2, le 9 avril 1999 : « *Ce n'est pas une guerre. Ce sont des frappes menées au nom du droit* ». La problématique politique tient en la dépolitisation de la guerre et en la juridicisation de la politique. On ne sait plus nommer les guerres d'aujourd'hui. Lors de l'inauguration du Centre de la Mémoire d'Oradour, le président socialiste du Conseil général de Haute-Vienne s'interrogeait :
- « Quelle différence entre les Oradour de 1944 et les charniers du Kosovo de 1999 ? peut-être simplement que Milosevic, chef d'État en exercice, est poursuivi devant le tribunal pénal international avant même la chute de son régime »³⁰.
- 22 Ce type de propos s'inscrit dans un courant dominant ces dernières années qui pousse à la confusion entre la guerre et le crime, la réduit à la violence et la dépolitise. Ce n'est plus une guerre spécifique mais une lutte contre le crime avec une forme de juridisation avec le Tribunal Pénal International qui est homogène à une vision de la politique en terme de droits de l'Homme. Avant tout, la politique doit être pensée pour ce qu'elle est et non réduite à ses effets. S'il existe guerre, il est nécessaire d'en identifier les buts avant d'en juger les moyens.
- 23 La criminalisation de la politique permet le passage à une sorte d'anthropologie de la violence dont il faut souvent trouver une essence dans la culture. C'est le sens réel des thèses très en vogue sur « *la brutalisation* » de la guerre, sur « *la culture de la brutalité* » au XX^e siècle. Or, dès l'Antiquité, des auteurs comme Thucydide ont montré l'importance de la violence, des exécutions, des massacres dans la guerre : « *la guerre est un maître qui pratique la violence* » écrivait-il³¹. Sur ce point, des « *vêpres siciliennes* », aux massacres de la conquête de l'Algérie, etc³², la liste des tueries, des pratiques cruelles et barbares dans le bassin méditerranéen (et ailleurs) au cours des guerres, et tout au long de l'histoire serait fort longue. Si la guerre est un acte violent, la violence ne se limite pas à la guerre, activité organisée de violence collective dont Clausewitz écrivait déjà qu'il n'existait pas de limite à sa manifestation³³.

- 24 La guerre d'Algérie est sans doute l'une des guerres récentes qui évoque le plus la barbarie, la « *sale guerre* », la pratique de masse de la torture, l'exode, les exécutions sommaires, etc. Elle n'est reconnue officiellement comme guerre que depuis 1999. Auparavant, elle n'était qu'une opération de « *maintien de l'ordre* » ou bien était nommée « *les événements d'Algérie* ». Néanmoins, en fixant au 5 décembre la date de commémoration de cette guerre, date sans signification, l'État veut non pas décréter l'amnistie ou l'oubli, mais de fait, efface la guerre puisqu'il n'y a plus de fin de guerre, c'est-à-dire le cessez-le-feu du 19 mars 1962 conclu entre le GPRA et la République française. Certes, la France reconnaît qu'il y eut une guerre, mais la guerre n'est pas terminée puisqu'on adjoint, de fait, d'autres événements (la question des Harkis et des rapatriés), sans doute liés à la guerre mais pas aux opérations de guerre. Plus précisément, c'est la sortie de guerre qui pose problème.
- 25 Alors aujourd'hui, quel pourrait être un possible radicalement novateur dans le bassin méditerranéen ? Dans cette zone de grande tension où est localisé l'un des plus dangereux foyers de guerre de la planète, où un territoire, la Palestine, celle d'avant 1947, a été l'exemple même d'une partition réalisée sur des bases « *ethniques* » dans les années de « *guerre froide* »³⁴, l'événement serait l'existence d'un processus démocratique conduisant à une « *Palestine* » où pourraient coexister pacifiquement Israéliens et Palestiniens. Une condition en serait que la guerre, l'antagonisme porté à son extrême, ne soit plus conçu comme le centre de la politique. Cela suppose de formuler des énoncés politiques nouveaux en altérité radicale avec ce qui est, d'avoir une prescription nouvelle. Il est alors décisif que ce possible existe parce que Marc Bloch nous enseigne que « *le passé est un donné qui ne laisse plus de place au possible* »³⁵ et que seul l'avenir qui en relève, est « *aléatoire* »³⁶. Ainsi, ce ne serait plus d'une guerre à l'autre dont il faudrait parler, mais d'une guerre à la politique. Là serait l'événement.

NOTES

1. - Fernand Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, A. Colin, 1990 (1ère édition, 1949).
2. - Idem, tome 2, 1990, p. 520.
3. - Ibidem, p. 519.
4. - Fernand Braudel, op. cité, p. 519.
5. - Fernand Braudel, *Écrits sur l'histoire*, Paris, Flammarion, 1977, p. 76.
6. - Moses I. Finley, *Mythe, mémoire, histoire*, Paris, Flammarion, 1981, p. 37.
7. - Francis Affergan, *La pluralité des mondes*, Paris, Albin Michel, 1997, p. 254.
8. - Alain Badiou, *Le siècle*, Paris, Le Seuil, 2005.
9. - Idem, p. 13.
10. - Eric Hobsbawm, *L'âge des extrêmes*, Bruxelles, Editions Complexe, 1999, p. 24.
11. - Qui entend reconstituer l'histoire du Dauphiné.
12. - Carl von Clausewitz, *De la guerre*, Paris, Editions de Minuit, 1976, p. 67.
13. - Idem, p. 68.

14. - Marc Bloch, *L'étrange défaite*, Paris, Gallimard, 1990, p. 207.
15. - Milovan Djilas, *Une guerre dans la guerre*, Paris, Robert Laffont, 1980, p.75 et p. 94.
16. - Jean-Pierre Vernant (dir.), *Problèmes de la guerre dans la Grèce ancienne*, Paris, Le Seuil, 1999 (1ère ed. 1968), p. 13. Moses Finley considère que « La guerre faisait partie de la vie ordinaire » (*L'invention de la politique*, Paris, Flammarion, 1985, pp. 106-107).
17. - Nicole Loraux, *La cité divisée*, Paris, Payot, 1997.
18. - Eric Hobsbawm, *Les bandits*, Paris, Maspero, 1972.
19. - Gérard Monédiaire et Georges Guingouin, *Georges Guingouin, Premier maquisard de France*, Limoges, Ed. L. Souny, 1983, p. 160 et sq.
20. - Op. cité, pp. 173-176.
21. - Op. cité, p. 205.
22. - Idem.
23. - Sur cette question, on se rapportera à Michael Herzfeld, *Anthropology through the Looking-Glass. Critical Ethnography in the Margins of Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987.
24. - André Malraux, *L'espoir*, Paris, Gallimard, (1ère édition, 1937).
25. - Georges Orwell, *Hommage à la Catalogne*, Paris, 10/18, 1999, (1ère édition, 1938).
26. - Fernand Braudel, *Grammaire des civilisations*, Paris, Flammarion, 1987, p. 27.
27. - Idem, p. 246.
28. - Emmanuel Terray, *L'État, le hasard et la nécessité, L'Homme, Anthropologie, état des lieux*, Paris, Le Livre de poche, 1986, p. 247.
29. - Jean-François Gossiaux, *L'éclatement yougoslave. Une tragédie européenne*, Paris, Editions de l'Aube / Libération, 1994, pp. 91-95.
30. - Bulletin de l'Association des Amis du Musée de la Résistance du département de la Haute-Vienne, 1999, p. 3.
31. - Cité par Jacqueline de Romilly in Jean-Pierre Vernant (dir.), *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, op. cit, p. 283.
32. - David El Kenz (dir.), *Le massacre, objet d'histoire*, Paris, Gallimard, 2005.
33. - Op. cité, p. 53.
34. - La partition entre l'Inde et le Pakistan dans un autre territoire de l'empire britannique a également entraîné des conflits et des guerres depuis plus d'un demi siècle.
35. - Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire*, Paris, A. Colin, (7e édition), 1985, p. 107.
36. - Idem.

RÉSUMÉS

Dans le bassin méditerranéen, la guerre connaît une permanence tout au long de l'histoire. C'est une zone de grandes tensions qui pendant le XX^e siècle en plus des deux guerres mondiales, a connu des conflits fratricides, cruels et barbares : guerre d'Espagne, guerre d'Algérie et guerre de Yougoslavie. De plus en son sein est localisé un des plus dangereux foyers de guerre de la

planète : la Palestine. Le véritable événement serait que la guerre ne soit plus conçue comme le centre de la politique.

War has been permanent during all history of the Mediterranean sea : first and second world wars, numerous and long crisis (war of Spain, decolonisation of Algeria, conflict in Yougoslavia...). In this sea world, exists one of the most dangerous places of conflicts : Palestine. Anyway, the real important event is that war will not be anymore the principal motivation of politic.

INDEX

Mots-clés : Méditerranée, politique, guerre, Possible

AUTEUR

JEAN-YVES BOURSIER

Université de Nice - CIRCLES - LAIOS